Document généré le 23 avr. 2024 19:52

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Le centre du monde. Une virée en Eeyou Istchee Baie-James avec Romeo Saganash d'Emmanuelle Walter

Martine-Emmanuelle Lapointe

Numéro 262, automne 2017

URI : https://id.erudit.org/iderudit/88341ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lapointe, M.-E. (2017). Compte rendu de [*Le centre du monde. Une virée en Eeyou Istchee Baie-James avec Romeo Saganash* d'Emmanuelle Walter]. *Spirale*, (262), 60–61.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

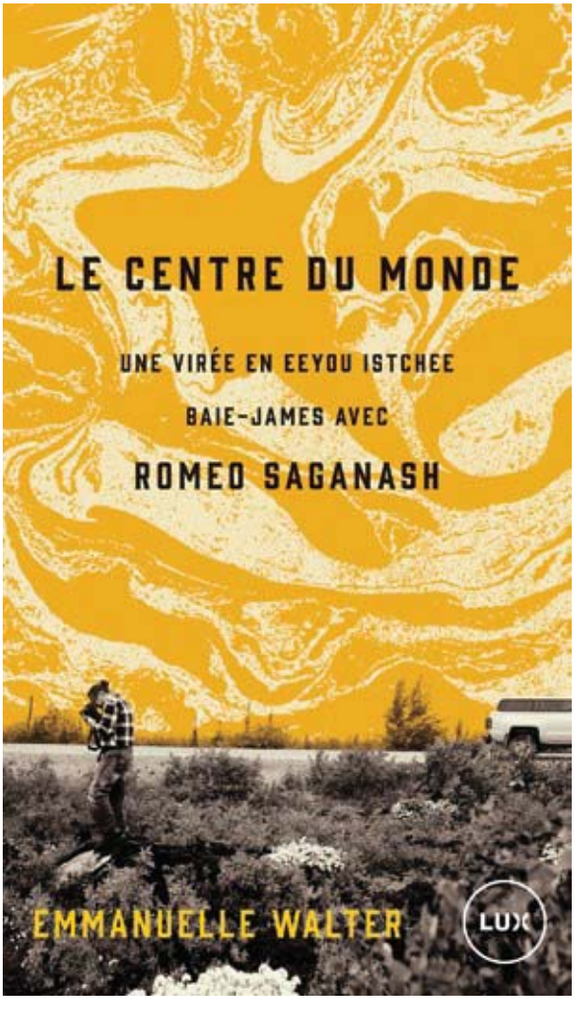
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Portrait d'un territoire en partage

Par Martine-Emmanuelle Lapointe

LE CENTRE DU MONDE. UNE VIRÉE EN EEYOU ISTCHEE BAIE-JAMES AVEC ROMEO SAGANASH
d'Emmanuelle Walter
Lux Éditeur, 2016, 152 p.



Le centre du monde. Une virée en Eeyou Istchee Baie-James avec Romeo Saganash repose sur les multiples rencontres, souvent planifiées, parfois fortuites, qui ont jalonné le trajet de 3359 kilomètres qu'ont parcouru en camionnette la journaliste indépendante Emmanuelle Walter, le député Romeo Saganash et son adjoint de circonscription, Marc Gauthier, en juin 2015. À la lecture de l'essai, une phrase m'est revenue, comme si elle pouvait traduire une part des catastrophes et des malheurs, écologiques et humains, qu'ont appréhendés l'auteure et ses complices lors de leur exploration du *« Moyen-Nord, celui d'avant les Inuits, celui où toutes les routes s'arrêtent, celui des hot-dogs tout garnis, des barrages gigantesques et des détresses amérindiennes »*. La phrase fantomatique, tirée d'« Antigonish » de Samuel Archibald, s'est présentée à moi sous une forme vaguement cryptée, soit : *« [L]'Amérique est une mauvaise idée qui a fait du chemin [...], qui a fait beaucoup de chemins. »* Il ne faudrait pas croire que l'essai d'Emmanuelle Walter en soit l'illustration, donnant de manière univoque dans le pathos et le catastrophisme, esquissant un portrait sombre et désespéré des communautés crie et jamésienne. Au contraire, l'auteure se garde bien de nourrir la mythologie mortifère qui fonde l'imaginaire contemporain des réserves autochtones et nordiques. *« L'Amérique est une mauvaise idée qui a fait beaucoup de chemins »*, cela permet plutôt d'exhumer l'un des grands paradoxes qui traversent l'essai de Walter. Le territoire exploré est en effet tiraillé entre la réussite relative des projets hydroélectriques et la renaissance de la communauté crie, dont les combats contre l'exploitation incontrôlée des ressources minières et forestières sont désormais entendus sur la scène internationale.

Les rêves de grandeur des gouvernements québécois des années 1960-1970, le désir d'une fondation nationale qu'ils emblématisaient de manière quasi caricaturale sont devenus de très mauvaises idées, se sont littéralement arrêtés au bout de la route, ruines majestueuses d'une époque mégalomane. *« La route a permis au Québec de développer son industrie hydroélectrique, de désenclaver les communautés cries de la côte, mais maintenant on n'en voit plus les lignes ! [...] Les grands chantiers sont terminés, les camions sont partis, les travailleurs des mines font du* fly-in-fly-out, *mais nous et les Cris, on est toujours là »*, résume le maire de Matagami, René Dubé, lors d'une rencontre avec Romeo Saganash.

« Nous et les Cris »

« Nous et les Cris » : le syntagme, s'il atteste la division culturelle de la communauté, est aussi révélateur du nouveau contexte politique qui s'impose sur le territoire de la Baie-James. Depuis 2014, le gouvernement régional est codirigé par le Grand Conseil des Cris, soit le gouvernement Eeyou Istchee Baie-James. Comme le note Walter, *« du point de vue jamésien, les Cris coadministrent désormais les terres publiques. Du point de vue cri, ce n'est que le reflux de la colonisation, une revanche sur le "cèdent, renoncent, abandonnent" de la Convention de la Baie-James »*. En découle un renversement des rapports de force : d'un côté, les Jamésiens, artisans des grands projets hydroélectriques, se disent abandonnés par les pouvoirs publics ; de l'autre, la communauté crie regagne en partie ce qu'elle avait perdu lors de la signature de la Convention de la Baie-James. Aussi *Le centre du monde* est-il à la fois le récit des multiples pertes culturelles qu'ont connues les Cris depuis la Convention et celui de la reconstruction d'une communauté, qui a permis notamment le retour marqué des femmes en politique, la cogestion plus saine du territoire et la reconnaissance de la langue crie. Tout n'est pas rose, bien évidemment. Au fil de son périple, l'auteure est en effet confrontée aux problèmes de logement dans les villages cris, à la violence subie par les femmes autochtones et aux nouvelles formes d'insécurité alimentaire.

Non loin de la pratique du cinéma direct, *Le centre du monde* conjugue à un regard et un investissement personnels un souci de l'objectivité documentaire, attesté par la présence de cartes, de photos, de descriptions des villes et du paysage. L'essai parvient ainsi à éviter les nombreux pièges qu'appelait une telle entreprise. Ni vertueuse ni moralisatrice, refusant la bonne conscience et les jugements hâtifs, Walter se tient à bonne distance de son sujet, reconnaît ses dettes, donne la parole à ceux qu'elle a croisés et qui l'ont inspirée. La structure de son ouvrage est révélatrice : les titres des différents chapitres reprennent les noms et les paroles de ceux qui témoignent des luttes qu'ils mènent, parfois quotidiennement, sur un territoire à la fois âpre et généreux. Romeo – dont le prénom coiffe quatre des dix chapitres de l'ouvrage –, André, Emily, Sylvain, Normand, Darlene et Mandy offrent à Walter leurs histoires, leurs points de vue contrastés sur les questions de la gestion, de l'économie et de la préservation de l'Eeyou Istchee Baie-James.

Romeo Saganash est en quelque sorte le sésame qui permet à Walter d'entrer dans le monde des Cris, de mieux cerner les nuances de leurs discours et de leurs conflits internes et externes. Né dans les années 1950, il a connu le mode de vie traditionnel de ses parents, les pensionnats autochtones, a étudié le droit à Montréal et vécu à Québec avant de créer le Conseil des jeunes de la nation crie, de devenir vice-grand chef du Grand Conseil, puis député néodémocrate, en 2011. D'aucuns pourront reprocher à Walter d'avoir fait de Romeo Saganash le héros épique de la réconciliation des deux communautés. Or, une telle lecture aurait le tort de négliger les tensions qui affleurent subtilement au fil du récit. De brefs échanges, des tournures de phrases, des réactions captées sur le vif montrent bien que la cohabitation pacifique, tant entre Jamésiens et Cris qu'au sein de la communauté crie, est le fruit d'un patient travail, parfois même d'une forme d'autocensure. Lors d'une réunion du Gouvernement régional portant entre autres sur la chasse sportive, Matthew Coon Come, *« paroles [...] modérées, visage tendu »*, retient sa colère devant les récriminations des Jamésiens se plaignant de l'inégalité des quotas de chasse aux caribous. Il en va de même lorsque Romeo Saganash demeure silencieux devant le président de la localité de Radisson, qui explique avoir appris 400 mots de cri. Les tensions entre membres de la communauté crie, quant à elles, opposent le plus souvent les anciens et les modernes, les défenseurs du mode de vie autochtone traditionnel et les progressistes qui acceptent les compromis en vue du développement du territoire.

Vers la fin de son essai, Walter réfléchit sur ce qu'implique la « résilience autochtone », sur le malaise qui l'étreint au moment de nommer celle-ci. *« N'est-ce pas faire preuve de condescendance, n'est-ce pas, aussi, suggérer une forme d'invincibilité et permettre implicitement que l'oppression se perpétue ? »*, se demande-t-elle. Ces questions, cruciales s'il en est, ramènent à la posture délicate de celle qui a choisi de raconter – sur le mode de la ventriloquie, pourrait-on dire – l'histoire des autres, des opprimés, des colonisés. Walter ne se méprend pas. Si elle entre en dialogue avec certains membres de la communauté crie, elle ne sera jamais plus qu'une accompagnatrice, qu'un relais entre les groupes culturels. Alors que les médias et les réseaux sociaux ne cessent de pointer, pour le meilleur et pour le pire, les cas problématiques d'appropriation culturelle, il me semble que Walter réussit à préserver la parole de l'autre, à suspendre son jugement, enfin suffisamment pour ne pas succomber à la condescendance des bien-pensants. Le dénouement de son ouvrage se présente d'ailleurs sous une forme ouverte, irrésolue, s'inscrivant dans le sillage des femmes autochtones de Val-d'Or qui ont osé dénoncer la violence qu'elles ont trop longtemps subie : *« Je ne savais pas non plus que j'avais marché sur les pas des femmes qui avaient eu le courage inouï de témoigner malgré la profondeur de leur plaie intérieure, libérant la parole d'un bout à l'autre de la province, de Maniwaki à Schefferville. »* Histoire à suivre donc, nous l'espérons. ■